

Oliviero TOSCANI

La diversité est une chance

On se souvient de ses photos publicitaires pour *Benetton* dans les années 80 et 90. Elles ont interpellé, ému ou scandalisé. À 75 ans, le photographe italien n'a rien perdu de sa vitalité ni de son franc parler. Cela fait 10 ans qu'il parcourt le monde pour mettre en lumière la diversité en immortalisant des anonymes, comme il y a quelques mois à Liège. Les portraits de 500 Liégeois, mêlés à d'autres, glanés au cours de ses pérégrinations, font aujourd'hui l'objet de l'exposition *Razza Umana*.

Ces 700 visages grand format alignés, parmi lesquels on circule, c'est plutôt impressionnant...

Oliviero TOSCANI : Oui, mais il faut du désordre dans l'art, toutes ces photos sont trop bien rangées, alignées comme des soldats... Il y a trop de rigueur ! Il faut les faire pivoter, les placer légèrement hors axe. Si on les oriente autrement, vous allez voir, ce sera tout différent, beaucoup plus intéressant, non ? Là, c'est trop parfait !

Qu'avez-vous demandé à vos « modèles » ?

OT : Pour les photos, je n'ai pas d'idée préconçue, je ne choisis pas mes « mannequins ». Les personnes se présentent devant moi, et ça prend de 1 à 5 minutes pour faire la photo. Cela dépend de chacun. Il y a ce rapport humain. Chaque être humain a un charisme qui lui est propre et qui s'exprime quand vous le regardez. Si vous observez les photos, vous verrez que toutes ces personnes vous regardent les yeux dans les yeux. Ces gens n'ont aucun problème à être ce qu'ils sont. C'est une force de pouvoir se mettre à nu comme ça... Cette exposition, c'est une petite partie des portraits que j'ai réalisés un peu partout dans le monde depuis 10 ans. J'en suis à plus de 70 000 !

Et ils célèbrent tous la diversité...

OT : Nous sommes tous différents. Et c'est cette différence qui fait notre richesse. C'est fantastique de voir la diversité ethnique d'une ville, d'un pays... Tous les grands pays connaissent la diversité. C'est une chance, mais c'est aussi un problème qu'on n'est pas encore parvenus à

résoudre. C'est le grand projet de l'humanité future : accepter la diversité et la liberté de mouvement de l'être humain. Moi, j'ai le privilège de pouvoir me permettre d'aller plus ou moins où je veux. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Pourquoi ? La *Rolex* est bienvenue dans le monde entier, les gens en veulent tous une, mais tout le monde n'accepte pas les autres êtres humains. C'est incroyable ! On n'est pas encore civilisés. Tant qu'on refuse de reconnaître que l'humanité est faite d'individus différents les uns des autres et que c'est ça notre grande richesse, on ne sera pas civilisés.

Faire comprendre ça, c'est le but de votre travail ?

OT : Comme photographe et comme être humain, quand vous avez des gens qui se présentent à vous, tous différents devant un fond blanc, vous vous rendez compte de la profondeur et de la complexité de chacune de ces personnes qui vous regarde. Je crois qu'« Humanité » est le mot du futur. C'est le mot autour duquel nous devons travailler. Le respect de l'humanité, de la diversité, c'est ce qu'il y a de plus important ! Le jour où on le comprendra, on deviendra réellement riches. En Italie, en ce moment, il y a des mouvements politiques créés par des gens qui n'ont même pas 40 ans. Ils ne veulent pas d'immigrés, pas de diversité, ils rejettent tout ce qui n'est pas comme eux, alors que la diversité est une chance incroyable.

Ce sont vos voyages qui vous ont montré la richesse de toute cette diversité ?

OT : J'ai été très privilégié comme individu.



Je suis né dans une famille laïque, mon père était reporter au *Corriere della Sera*, ma mère travaillait. Nous n'étions pas riches, mais j'ai beaucoup voyagé quand j'étais jeune. Tout ce que je ne connais pas, je l'ai appris à l'école ; tout ce que je connais, je l'ai appris en voyageant ! C'est important d'ouvrir la fenêtre et de regarder ce qui se passe à l'extérieur de chez soi. Bien sûr, on est attaché à son pays, à l'endroit où on est né, mais tout ça, on ne le choisit pas. On ne choisit ni son origine, ni sa couleur de peau, ni sa taille. Il ne faut pas être attaché aux choses qu'on ne choisit pas, il faut s'attacher aux choses qu'on peut choisir. Par exemple, l'Europe. On dit : l'Europe est en crise, on ne peut pas faire l'Europe. C'est parce que nous n'en sommes pas capables ! Et on espère que la prochaine génération fera mieux que nous.

incroyable !

Marie-Noëlle LOVENFOSSE



Photos : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

L'art doit traiter de la condition humaine !

La première fois que je me suis rendu compte que j'étais Européen, c'est quand jeune, je voyageais aux États-Unis et qu'on me demandait : « *Quand retournes-tu en Europe ?* » Je me sentais avant tout italien, et ce sont les Américains qui m'ont appris qu'il y avait une Europe. Tout ça est assez nouveau et constitue une grande chance. On vit un changement important, une grande évolution. On commence à comprendre l'importance de l'humanité, de la diversité. Ceux qui veulent revenir en arrière se renferment parce qu'ils ont peur. Il ne faut pas avoir peur d'avoir peur...

Beaucoup d'écoles, de jeunes vont venir visiter l'exposition. Qu'avez-

vous envie qu'ils en retirent essentiellement ?

OT : Ça veut dire quoi, jeune ? Jeune, à quel âge ça commence ? Je déteste qu'on me dise qu'il faut faire quelque chose pour les jeunes ! Moi je suis là et j'attends que les jeunes fassent quelque chose pour moi ! Si on continue à dire qu'il faut faire quelque chose pour eux, ils ne vont jamais rien faire !

Ils sont trop gâtés, ces jeunes ! Il ne faut rien faire pour eux, mais seulement leur donner les conditions socialement, éthiquement, politiquement, moralement justes pour qu'ils puissent aller de l'avant. Ce sont eux qui doivent me dire ce qu'ils retirent de l'exposition.

Avec ce projet, on vous sent moins dans la provocation qu'avec les campagnes réalisées il y a quelques années pour Benetton...

OT : Ce travail, c'est différent d'une campagne de pub comme celles que j'ai pu faire. C'est un autre projet, qui a une autre finalité, une autre évolution. Il va se poursuivre. Ce projet, c'est celui d'une vie. Et il y a quelque chose qui me tient particulièrement à cœur dans ce travail : j'essaie d'enlever toutes ces « virtuosités masturbatiques » auxquelles se livrent sans cesse les photographes : le ciel noir, les nuages blancs, la dramatisation des situations... Je déteste tout ça ! Je déteste Cartier-Bresson, comme Michel-Ange, parce qu'il n'y a pas de position politique, ni éthique dans ce qu'ils font ! Il n'y a que la forme. Tout ce qui est fait pour la forme, la composition, l'esthétique, c'est médiocre ! L'art doit traiter de la condition humaine, voilà ! Si vous regardez les grandes pièces d'art, il y est toujours question de la condition humaine. Ce n'est pas de l'esthétique. Alors, j'essaie d'enlever tout ça. Ce que je fais, c'est du photomaton !

Dans le cadre d'une nouvelle campagne de publicité, vous avez réalisé des photos d'élèves avec leur instituteur(-trice). Que souhaitez-vous montrer ?

OT : Je veux démarrer ce nouveau projet en montrant que j'avais raison en parlant de diversité. Maintenant, dans une classe banale en Italie, à Milan, sur 23 élèves, il y a 14 nationalités différentes, avec des enfants qui viennent de quatre continents. C'est ça, la réalité ! Tous les gens qui disent qu'il faut renvoyer les immigrés chez eux mènent une guerre rétrograde... Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, il faut affronter la réalité. C'est ça, notre culture aujourd'hui.

Il y a quelques photos d'enfants parmi celles qui sont exposées. L'approche était-elle différente avec eux ?

OT : Les enfants sont toujours bien. Ils n'ont pas de problème de paraître. Ce sont les adultes qui ont ce genre de préoccupation, qui veulent paraître ce qu'ils ne sont pas. ■

Razza Umana
Jusqu'au 1^{er} avril 2018
à La Cité Miroir à Liège
www.citemiroir.be